
NOTES DE L'AUTEUR.

NOTE DE LA PAGE 128. — Il est vrai que les concessions de notre exégète, au sujet de Luc, ne sont pas sans réserve. En effet, à la page 79 de la première partie, il nous dit en *note* que, lorsqu'il cite Luc, il laisse toujours pour incertain si c'est le disciple de ce nom, ou un inconnu d'une époque postérieure. A la page 681, je lis : « La question de savoir si une relation vient d'une personne plus rapprochée des témoins oculaires, ne peut se décider que par l'impression résultant d'un examen intrinsèque ; or cette impression est tout aussi peu favorable à Luc qu'aux autres évangélistes. » — On sent ici une lutte entre le pyrrhonisme de l'auteur et sa conscience scientifique. Lorsqu'en effet (§ 12 de l'introduction) notre critique traite de l'authenticité des évangiles, il n'ose rien alléguer contre l'authenticité des Actes et de l'évangile de Luc ; il reconnaît au contraire que nous avons une puissante garantie de leur composition par un disciple des Apôtres. Sa mauvaise conscience scientifique a donc pu seule le porter à insérer clandestinement le contraire de cet aveu dans une note, et peut-être encore ailleurs. De cette manière, il s'est soustrait à l'obligation de se prononcer catégoriquement sur ce qu'il faut penser de Luc.

Qu'on y songe bien : — les Actes et l'évangile sont du même homme ; l'auteur des Actes dit qu'il a accompagné Paul dans ses voyages ; l'évangile a donc été aussi composé par un disciple des Apôtres, qu'il s'appelle ou ne s'appelle pas Luc. Notre critique est donc amené, sans pouvoir s'en défendre, à l'avou qu'il voulait précisément éviter ; car il doit reconnaître, bon gré malgré, que ces écrits viennent d'un disciple des Apôtres ; à moins qu'en désespoir de cause, il n'aille jusqu'à faire de l'auteur des Actes et de l'évangile un *imposteur littéraire*. Mais le rejet des œuvres de Luc est si étroitement lié à celui des Épîtres de Paul, que notre auteur, après avoir parlé ici des œuvres *prétendues* de Luc, devrait nous parler aussi des écrits *prétendus* de Paul ; mais il accorde à ceux-ci une foi historique si ferme que, par considération pour eux, il admet les *visions* relatives au Christ ressuscité, comme un fait incontestable. On le voit donc : sa note exprime seulement un *désir de son cœur*, qu'il n'a su justifier devant sa conscience scientifique, et dout, par cette raison, nous ne pourrions tenir aucun compte.

NOTE DE LA PAGE 147. — La promesse d'une composition *κατά τάς* ; fait d'abord penser à un ordre *chronologique* ; et c'est ainsi que Credner, dans son *introduction* (p. 155), l'a entendu ; or, comme en général Luc ne suit pas un ordre plus chronologique que celui des autres évangélistes, on le blâme de n'avoir point tenu sa promesse. Mais nous verrons plus bas, que l'expression *τάς τε πρώτας τὰς πράξεις τοῦ ἁποστόλου* bien qu'elle fasse d'abord penser éga-

lement à un ordre chronologique, a cependant été employée en général pour exprimer une rédaction *plus complète*. L'expression *κατά τάς* ; doit s'entendre ici absolument dans le même sens, comme le mot *ἀποστόλου*, qui précède, le fait déjà pressentir.

NOTE DE LA PAGE 216. — Si Lysanias II était fils de Lysanias I^{er}, on peut admettre qu'il était âgé de 6 ans à l'époque de la mort de son père ; il avait donc 18 ans à la mort de Zénodor, et put en conséquence être nommé gouverneur par l'empereur. Il avait 67 ans dans la 15^e année du règne de Tibère. — Voyez Susskind, dans les *Études et critiques*, 1836, 2^e cah., p. 445.

NOTE DE LA PAGE 270. — Si, de nos jours, un assez grand nombre de critiques parlent de la tradition en termes trop dédaigneux, l'élasticité de cette expression en est sans doute en partie la cause. Notre polémique contre l'Église romaine nous porte facilement à considérer la *tradition* comme une espèce de conte en l'air, et sans consistance. Il n'en est pas ainsi cependant des traditions transmises par des hommes dignes de foi, et que ceux-ci ont reçues en seconde main de personnes également dignes de foi. Ce que nous croyons le plus fermement dans la vie commune, ne repose-t-il pas sur de pareilles traditions ? Mayendorf n'a pas assez distingué le caractère des différentes traditions, lorsqu'il a dit, dans son *Introduction aux Épîtres de Pierre*, p. 12, qu'en général, plus on avance dans la critique, plus on

trouve de motifs de se méfier de la tradition. — Faudrait-il donc s'en méfier davantage que de savantes hypothèses bâties sans aucun appui historique?

NOTE DE LA PAGE 287. — Nous ne pouvons nous empêcher d'appeler de nouveau l'attention sur ce scepticisme historique, qui substitue perpétuellement, à l'expression affirmative *est*, l'expression conjecturale *doit être*. Strauss dit de Polycarpe : « lequel a dû connaître Jean » ; en parlant de Papias, il paraît avoir eu peur de terminer encore sa phrase par ce verbe si souvent répété *doit* ; il emploie alors cette variante : « Papias, que l'on signale comme un *ῥωμανὸν ἀκουστήν*. » Quel est donc ce procédé à l'aide duquel on change le sol historique le plus ferme en un sable mouvant ? Pour ce qui concerne Papias, le critique a du moins une raison apparente ; car Eusèbe avait déjà tiré du préambule de *Papias* la conclusion que celui-ci n'avait point été disciple des Apôtres, en opposition formelle avec Irénée qui l'appelle *ῥωμανὸν ἀκουστήν*. Cette contradiction entre deux autorités d'un si grand poids, met aussi Lucke dans l'embarras. Mais Eusèbe nous a fait connaître les mots de ce préliminaire, d'où il a tiré sa conclusion, en sorte qu'il nous est permis de porter par nous-mêmes notre jugement. Papias y dit, sans nul doute, qu'il avait appris des disciples des Apôtres les paroles prononcées par les Apôtres, et qu'il les avait recueillies ; mais pourquoi Eusèbe, pourquoi le D^r Lucke n'ont-ils pas remarqué les paroles précédentes et affirmatives, dans lesquelles le Père apos-

tolique indique la source première où il a puisé ses renseignements ; je veux dire la parole vivante des Apôtres eux-mêmes : *ἅπα ποτὶ παρὰ τῶν πρεσβυτέρων καλῶς ἔγραβον καὶ καλῶς ἐπαρρησιάζω* ? La prévention d'Eusèbe paraît être la raison qui l'a empêché de remarquer les paroles citées par lui-même ; car, dans un passage de sa chronique (Olymp. 220.), il a, sans hésitation, présenté de nouveau Papias comme un disciple de Jean ; tant il est vrai que, dans l'antiquité, l'Église était unanime sur ce point. — Mais, quant à Polycarpe, il faut que le scepticisme soit arrivé à un bien haut degré, pour que le mot *est* soit ici changé en celui de *doit être*. Quoi ! Irénée, qui nous raconte avec une si vive émotion comment, dans sa jeunesse, Polycarpe lui avait fait part de ses relations avec Jean (Eusèbe, L. 5, ch. 20), Irénée devrait avoir été soumis à une illusion, lorsqu'il racontait ces faits si profondément gravés dans sa mémoire ?

NOTE DE LA PAGE 288. — Comment le D^r Credner a-t-il pu supposer que Papias n'avait aucune connaissance de cet évangile ? Voici par quelle voie il arrive à cette conclusion : Papias nous dit, dans Eusèbe, « qu'il avait recueilli avec soin tout ce que les Apôtres avaient rapporté concernant Jésus ; » or, ajoute Credner, il n'avait cependant trouvé que l'évangile de Matthieu et celui de Marc. Ce raisonnement donnerait à entendre que l'évêque d'Hierapolis avait, par-dessus tout, recherché les écrits sur Jésus, » tandis que Credner cite lui-même un passage, où cet évêque déclare qu'il s'était surtout atta-

ché à recueillir les traditions *orales*. Le but de son travail ne l'obligeait donc pas à parler de l'évangile de Jean; ce qu'il a dit de Matthieu et de Marc ne paraît être qu'un renseignement donné en passant. S'il ne s'est servi d'aucun passage du IV^e évangile, cela peut être purement fortuit. Mais de ce qu'Eusèbe ne fait mention d'aucune citation semblable, s'ensuit-il qu'il n'en a trouvé aucune dans l'ouvrage de Papias? Nous ne le pensons pas; il n'est pas fait davantage mention de citations prises dans l'évangile de Matthieu, ou dans celui de Marc. Eusèbe a-t-il donc voulu parler de tous les livres cités dans ces écrivains de l'Église primitive? Ne se bornait-il pas bien plutôt aux livres sur lesquels pouvait planer quelque doute? Cette dernière hypothèse est évidemment la véritable; car, par exemple, en parlant de l'épître de Polycarpe aux Philippéens (L. 4, ch. 14.), il fait la remarque, que cet homme apostolique avait cité des passages de la 1^{re} épître de Pierre, et il ne parle point au contraire des nombreux passages que le même Polycarpe a empruntés aux premiers évangiles et aux épîtres de Paul. Il lui est même arrivé ici ce qui lui était déjà arrivé à propos de l'Apocalypse de Jean, de ne pas apercevoir des citations de livres pour lesquels il en cherchait. De même en effet qu'il n'a point remarqué les citations que fait Papias de l'Apocalypse, citations confirmées par *Andréas* et *Aréthas*, de même aussi il n'a fait aucune attention à cette citation de la 1^{re} épître de Jean, dont nous avons parlé ci-dessus dans le texte, et que renferme l'épître de Polycarpe.

NOTE DE LA PAGE 289. — Cette épître de S. Ignace aux Romains n'offre que de très légères différences dans ses deux révisions. Environ cinquante ans après sa composition, elle était déjà connue d'Irénée, qui en cite, comme plus tard Eusèbe, des passages littéralement concordants avec le texte que nous avons sous les yeux (V. EUSÈBE, L. 3, ch. 36).

NOTE DE LA PAGE 290. — La force inébranlable de ces preuves historiques pourrait paraître de nulle valeur, du moment où nous serions forcés de ne plus regarder l'Apocalypse comme l'ouvrage de l'Apôtre. Si le Dr Strauss avait porté ses réflexions de ce côté, sa dialectique y eût trouvé des matériaux abondants, pour construire à ses doutes un rempart solide en apparence; d'autant plus qu'il aurait pu placer à l'avant-garde deux défenseurs de la Révélation, Néander et Lucke. L'authenticité de l'Apocalypse est appuyée en effet par des témoins qui paraissent ne point le céder à ceux qui garantissent la rédaction du IV^e évangile par Jean. Irénée était disciple de Polycarpe, et comme il nous l'apprend, il avait eu des entretiens avec ceux qui avaient connu Jean personnellement. Or il nous parle très positivement de l'Apocalypse, comme d'un ouvrage de l'Apôtre (*Adv. hær.*, 5, 30; Eus. L. 5, c. 8.). Environ 40 ans après la mort de Jean, le martyr Justin, qui avait demeuré à Éphèse, témoigne que notre évangéliste était l'auteur de ce livre. Les évêques Andréas et Aréthas au V^e siècle, nous donnent une citation de Papias, qui avait échappé au savant Eusèbe (Voy. RETTIG, dans les *Études et cri-*

tiques, 1831, n° 4.). Pour la première fois dans l'église orthodoxe, on voit l'évêque Dérys attaquer ce livre au 3^e siècle; encore sa polémique ne s'appuie-t-elle que sur des raisons internes, et Lucke est réduit à terminer ainsi son enquête historique: « Les jugements douteux, ou défavorables des anciens ne reposent ni sur une science historique positive, ni sur des recherches critiques concluantes; la tradition de l'Église et les apparences exégétiques sont pour la composition de l'Apocalypse par l'Apôtre. » Mais ce même Lucke n'en soutient pas moins d'un autre côté que, « si l'apôtre Jean a réellement écrit l'évangile et les épîtres qui portent son nom, il ne peut être l'auteur de l'Apocalypse. » Que deviennent donc les preuves historiques que ce savant exégète a produites en faveur du 1^{er} évangile, et qu'il regarde comme inébranlables? Convenons-en: d'après tous les principes de la saine critique, des preuves externes aussi frappantes de l'authenticité d'un écrit, lors même qu'on pourrait leur opposer des critères internes aussi spécieux d'inauthenticité, nous autorisent suffisamment à tenir pour suspects les doutes des critiques. Aussi, dans les différentes périodes de l'histoire ecclésiastique, toutes les fois que l'Apocalypse a été attaquée sérieusement, nous avons vu des défenseurs s'élever de tous côtés*. Voyez d'ailleurs comme les adversaires de l'au-

* Le mémoire qui a paru dans la *Gazette évangélique* de 1834 (n° 88 et suiv.—Voyez aussi 1835, n° 14.), engage le combat avec tant d'habileté, que l'on peut attendre de son auteur un travail digne d'être opposé à la critique de Lucke.

thenticité ont varié, d'époque en époque, dans leur appréciation des arguments pour et contre. Combien, par exemple, ils ont jugé diversement l'argument tiré du style de l'Apocalypse! Certainement leur objection la plus forte se tire de cette différence de style, que tout lecteur remarque en passant de l'évangile à l'Apocalypse*; or cette difficulté, déjà notablement amoindrie par les recherches de Winer et par les remarques de Lucke, ne trouve-t-elle pas une explication plausible dans l'emploi du style prophétique? Si en outre on croit, avec Lucke et Néander, devoir placer la rédaction de l'Apocalypse avant l'an 70, tandis que celle de l'évangile a eu lieu dans les dix dernières

années l'épître au 1^{er} et au 2^e siècle, on ne saurait... Je n'aime point à voir les apologistes traiter trop légèrement des objections de ce genre; mais je ne puis cependant pas me le dissimuler: il y a, dans la littérature, bien des exemples d'écrivains qui, soit par disposition d'esprit, soit par des circonstances extérieures, ou bien à cause du sujet qu'ils traitent, sont tout-à-fait différents d'eux-mêmes. Réunissons quelques exemples de ce genre. Un pareil recueil serait d'une haute importance pour la critique; mais il n'a pas encore été entrepris, que je sache.—L'influence du temps sur le style se manifeste en deux sens opposés: tel écrivain devient avec le temps plus concis, tel autre plus diffus. Rappelons-nous à quelle admirable largeur de style se sont graduellement élevés deux hommes, Goethe et Néander, qui, sous tout autre rapport, n'offrent aucun point de comparaison. On peut, sous ce point de vue, leur comparer dans l'antiquité le maître atique de la plastique du style. Quelle distance de Platon dans les *Lois* à Platon dans ses autres dialogues! Aussi l'*Hypercritique* d'Ast et de Socher s'est emparée de ce fait, et s'est appuyée sur lui pour nier que Platon fût l'auteur des *Lois*. Tandis que partout ailleurs la

années du ¹^r siècle, quelle métamorphose n'a pas pu subir le style de l'auteur en vingt ans environ, surtout si, à l'époque où il a composé l'Apocalypse, il commençait à écrire en grec? Après les nouvelles recherches qui ont modifié les conclusions de Semler et autres, devons-nous donc considérer tous les témoignages en faveur de l'Apocalypse comme une preuve de la fragilité du jugement critique des Pères chrétiens? Non certes. On a tellement battu en brèche l'opinion suivant laquelle le style de l'auteur se déploie avec aisance, portée sur les ailes gracieuses du nombre, dans l'ouvrage du vieillard plus que septuagénaire (Platon était âgé de 74 ans lorsqu'il composa les *Lois*), les périodes se traînent quelquefois languissantes, interminables et pleines d'incohérences (Comparer BARNABY, *Syntaxe grecque*, page 455). Une différence de style à peu près égale à celle qui existe entre l'Apocalypse et l'évangile, frappera le lecteur qui voudra comparer le style du *Dialogus de oratoribus*, par Tacite, avec celui des *Annales*. Il paraît que Tacite composa ce dialogue à l'âge de 24 ans, et il en avait de 50 à 60 lorsqu'il écrivit les *Annales*. — Mais on a rarement l'occasion de distinguer divers âges chez les auteurs de l'antiquité, la plupart d'entre eux n'ayant commencé à écrire que dans un âge très avancé. Vent-on des documents pour prouver l'influence des circonstances extérieures et accidentelles sur le style? On n'a qu'à comparer les homélies de Chrysostôme sur les Actes des Apôtres avec les autres homélies de ce Père. Leur infériorité provient, sans doute, de ce qu'elles ont été composées à une époque où les esprits, à Constantinople, étaient profondément troublés par l'insolente tyrannie des Goths. Les prodigieuses variations du style d'Apulée, sur lesquelles Ruhnken a le premier appelé l'attention, sont restées jusqu'à

caractère de l'Apocalypse ne permet pas d'attribuer ce livre à Jean, les derniers critiques ont trouvé des rapports si nombreux de doctrine et de style entre l'évangile et les épîtres de Jean d'une part, et l'Apocalypse de l'autre, que l'on a eu recours à un moyen terme très suffisant pour mettre à l'abri le jugement critique des premiers Pères. En effet, d'après l'hypothèse de Lucke, l'Apocalypse a été composée par un disciple de Jean; le fond de ce livre a été puisé dans les discours de l'Apôtre aux Corinthiens. — Mais on ne peut pas se dispenser de remarquer ce jour sans explication. Si l'identité de l'auteur des *Métamorphoses* et de l'*Apologie* ne nous était connue par la tradition, personne ne s'aviserait de soutenir cette identité. Quelles différences n'offrent pas les divers ouvrages latins de Luther, pour la couleur classique de l'expression! Si le style d'un auteur a jamais eu un cachet tout-à-fait à part, c'est assurément celui d'Hamann. Cet habile écrivain n'a pas seulement un style à lui; on peut dire, avec Hegel, que son style, c'est lui-même. Qui donc expliquera la différence totale de son style dans ses *Considérations bibliques*, dans ses biographies, ou dans ses autres ouvrages? J'ai été à portée de puiser aux meilleurs sources des renseignements sur les causes présumées de ce changement de style, spécialement près du vénérable éditeur des œuvres d'Hamann: or on n'a pu me donner aucune solution satisfaisante. Qui reconnaîtrait, dans les faibles sermons de Swift aussi insignifiants par le style que par le fond, le satirique qui ne pouvait traiter d'autres sujets sans laisser le sel tomber à pleines mains? Qui pourrait s'attendre à trouver dans Goethe l'auteur des *Lettres d'un pasteur de village*, et non pas bien plutôt celui du *Messager de Wandswack*? Nous ne nous contredrions pas davantage là dessus; ce thème serait digne toutefois d'être traité par un homme de mérite.

églises d'Asie; enfin la rédaction est antérieure à l'an 70; Jean a donc pu en avoir connaissance, et l'on doit penser qu'il ne trouva, dans cette reproduction de ses visions prophétiques, aucune infidélité qui l'obligât à un désaveu.

« Il est incontestable, dit le savant et impartial Baumgarten-Crusius, que l'opinion publique de l'Église sur les livres saints, s'est fixée de très bonne heure; et on ne peut lui refuser, en ce qui touche le Nouveau-Testament, d'avoir procédé avec circonspection et prononcé avec connaissance de cause. Car les résultats de la critique se réunissent pour attester que les livres canoniques du Nouveau-Testament ont tout en leur faveur. Enfin il y a une différence évidente et considérable entre eux et tous les autres livres qu'on a prétendu placer sur la même ligne. » Je suppose d'ailleurs que, pour complaire aux critiques, on placât l'évangile de Jean sur le même rang que l'Apocalypse (et le Dr Lucke proteste solennellement contre cette conduite), qu'en résulterait-il? Que le 1^{er} évangile a pour base une relation émanée de Jean, du moins pour le fond.

Néanmoins, en rejetant ces conjectures, aime mieux supposer que le rédacteur de l'Apocalypse évita de répandre son livre, en sorte qu'il ne fut connu qu'après sa mort, et après celle de l'apôtre Jean; circonstance qui explique, dit-il, comment il a été attribué à ce dernier. Voilà dans quel labyrinthe de conjectures arbitraires on se jette pour ne pas se rendre aux témoignages si décisifs qui nous garantissent l'authenticité de l'Apocalypse!

** Le Dr Paulus, qui n'est pas moins choqué par le caractère

Mais la position de la critique vis-à-vis de l'évangile n'est pas du tout la même que vis-à-vis de l'Apocalypse. En effet, l'évangile concorde si bien avec les épîtres, reconnues comme incontestablement authentiques, qu'on ne peut l'abandonner sans être obligé d'abandonner aussi les épîtres. D'un autre côté, ce que la tradition rapporte de Jean, nous révèle un caractère parfaitement conforme à celui qui se manifeste dans l'évangile et dans les épîtres. Il y a au contraire entre l'évangile et les épîtres d'un côté, et l'Apocalypse de l'autre, une différence de langage et d'idées qui frappe vivement au premier abord. Ajoutez à cela que l'évangile a parcouru les siècles sans qu'un seul doute se soit élevé sur son origine apostolique, tandis que l'authenticité de l'Apocalypse a donné lieu à diverses contestations. Enfin les adversaires de l'Apocalypse ont trouvé, dans la personne du prêtre Jean, un homonyme de l'Apôtre, auquel ils ont attribué cet ouvrage, et ils ont été ainsi dispensés de recourir à l'hypothèse odieuse d'une imposture. Mais, comme l'auteur du 1^{er} évangile dit avoir été aux pieds de la croix pendant les derniers moments du Christ (Jean, 19, 26, 35), il ne reste, dans l'opinion de Bretschneider et de Strauss, qu'à considérer comme un imposteur l'homme si pieux qui l'a composé.

dogmatique du 1^{er} évangile, que le Dr Lucke par celui de l'Apocalypse, a adopté dernièrement une opinion analogue (*Annales d'Heidelberg*, 21^e année, n^o 3, p. 438.)

NOTE DE LA PAGE 309. — Nous pouvons montrer, par des exemples frappants pris dans l'histoire même de la Résurrection, que la manière dont les évangélistes exposent et groupent les faits, a pu souvent produire des discordances très graves en apparence, quand il n'en existe pas dans la pensée véritable des évangélistes. Par exemple, Luc nous parle, au verset 34 du chapitre 24, d'une apparition de Jésus à Pierre, dont il n'a pas été question précédemment. Chez le même évangéliste (24, 50), le récit de l'Ascension est amené de telle sorte que, si les Actes des Apôtres n'étaient pas là pour nous apprendre le contraire, on ne douterait pas, d'après le récit de l'évangile seul, que Jésus ne fut remonté au ciel dès le jour qui suivit sa Résurrection. Pareillement, en ne considérant que la manière dont les Actes enchaînent l'Ascension avec ce qui précède, on serait conduit à penser qu'elle eut lieu à Jérusalem (Comp. v. 4); et l'on peut s'étonner, quand on rencontre les Apôtres hors de Jérusalem au v. 12. Nous ajouterons ici un exemple tiré de l'histoire de Jésus devant les tribunaux. Jean nous dit (19, 12) que Pilate chercha à sauver Jésus, dès qu'il eut conversé avec lui : mais le récit qui précède ne nous a-t-il pas indiqué à chaque pas ce désir du gouverneur ? Supposez que Jean n'eût pas donné lui-même le récit qui précède, il eût paru en contradiction avec les autres évangélistes.

On aurait pu soutenir aussi, de la manière la plus positive, que Jean n'avait aucune connaissance des apparitions de Jésus ressuscité, s'il n'avait, par bonheur, ajouté

le 21^e chapitre à son évangile. D'un autre côté, on semble autorisé à conclure de Matthieu (28, 7, 10) que Jésus ne s'est pas manifesté à ses disciples à Jérusalem, mais seulement en Galilée; or cependant on voit, d'après la remarque, à la vérité très incidente, du v. 16, que Jésus lui avait commandé de se rendre en Galilée, ce qui suppose une apparition de Jésus, dont l'évangéliste n'a pas parlé; on est donc amené à penser que cette apparition en Galilée n'est mentionnée de préférence à toutes les autres aux v. 7 et 10, que parce qu'elle était la plus importante, qu'il s'y trouvait 500 Chrétiens galiléens (I Cor. 15, 6), et que le Seigneur l'avait prédite avant sa mort (26, 32).

NOTE DE LA PAGE 314. — Après avoir tracé le portrait de Goethe, Eckerman ajoute (t. 1^{er}, préface, p. 10) : « Je suis bien éloigné de croire que j'aie pu faire une « peinture complète de l'intérieur de Goethe. Cet esprit « extraordinaire était comme un diamant à facettes, qui « réfléchit dans chaque direction des couleurs différen- « tes. Il ne se montrait pas le même dans des rapports « différents, et avec des personnes diverses. Je ne puis « donc que dire : voici mon Goethe. Et ce mot ne doit « pas s'entendre seulement de la manière dont il s'est « offert à moi, mais surtout de la manière dont j'étais « capable de le comprendre et de le reproduire. Les por- « traits de Ranch, de Darve, de Stieler et de David ont « tous un haut degré de vérité; et cependant ils portent « tous, plus ou moins, le cachet de l'individualité qui

« les a produits. Et si cela est déjà vrai de la physiono-
« mie matérielle, combien ne le sera-ce pas davantage,
« quand il s'agira des nuances fugitives et insaisissables
« de l'esprit ! »

NOTE DE LA PAGE 320. — Il y a quelque temps, l'opinion d'après laquelle Xénophon est le seul auteur qui nous ait laissé un portrait fidèle du sage d'Athènes, avait pour elle l'assentiment presque général; mais on en est bien revenu maintenant. Pour se convaincre qu'elle n'est pas soutenable, il suffit de considérer le peu d'importance des faits rapportés par Xénophon, ainsi que la pénurie et les contradictions de son récit dans ce qu'il contient de philosophique *. Le philosophe qui a conquis l'admiration de l'antiquité et qui a été le modèle de Platon, d'Euclide, d'Antisthène, ne put être l'ennemi de tout idéal; il ne put se montrer incapable de rechercher les dernières raisons des choses. Comment aurait-il su nourrir et fortifier chez tant d'hommes éminents un esprit de recherches scientifiques, dont il eût manqué complètement lui-même ?

NOTE DE LA PAGE 427. — Il y a assurément des mythes grotesques, de la nature du conte, qui ont été précédés par d'autres mythes plus simples. Tels sont principalement ceux que l'on rencontre dans les œuvres des néo-

* V. sur ce point, Dissex, *De philosophia morali in Xenophontis de Socrate commentariis tradita*, 1812.

platoniciens, dans les *Méamorphoses* d'Apulée, dans les *Mirabilia* de Phlégon, dans la vie d'Apollonius, dans la relation mythique de la vie de Pythagore par Jamblique et Porphyre. Des mythes plus anciens forment généralement la base des écrits de ce genre *; mais leur composition prend bientôt le caractère d'un conte de fées.

Est-ce de ces mythes que Schneckengerber veut parler ? Alors nous demanderons quel est le rapport de temps entre cette période secondaire du développement mythique et la période primordiale. Qu'on prenne pour exemple le rapport des contes orientaux sur Alexandre contenu dans l'*Iskendernamé* de Nisami **, et des légendes grecques rapportées dans Onésicrite, si amateur du merveilleux, ou même dans Quinte-Curce. Que l'on compare encore les fables romanesques sur Arthur, Charlemagne et Amadis, avec les chroniques légendaires qui les ont précédées.

Quand des légendes historiques se transforment en contes fantastiques, voici ce qui arrive : — ou cette sorte de *parallèle* imaginaire n'est visible que dans des contrées éloignées du théâtre de l'histoire; — ou elle ne se lève que longtemps après le coucher du soleil historique; et, même alors, la conscience de son caractère non-historique ne se perd jamais entièrement. C'est ce que l'on peut

* Voyez l'*Histoire des sciences*, par MEINERS, I, p. 539; BAUR, *Gazette de Tubingue*, 1852, t. IV, p. 478.

** Nisami, l'un des poètes persans les plus célèbres, florissait au XIII^e siècle de notre ère. (Note de l'Éditeur.)

remarquer en particulier pour les légendes d'Arthur et de Charlemagne *. Dans une infinité de cas, ces légendes romanesques n'ont aucune prétention à la vérité historique **. Il en est absolument de même pour les *mythes*: ils ne commencent à se transformer en *contes* que du jour où la foi à leur vérité est ébranlée et se soutient à peine à force d'art, comme au temps du néo-platonisme. La seule prétention de ces *mythes*, revêtus de la forme du *conte*, est d'être regardés comme des jeux de l'imagination et rien de plus.

* La légende des campagnes de Charlemagne contre les Sarrasins se trouve bien dans un manuscrit d'un moine romain du dixième siècle (Voyez *Pratt*, *Archives pour la connaissance de l'histoire allemande*, part. 5, p. 148); elle était donc déjà répandue environ 150 ans après la mort de l'empereur; mais elle n'était certainement alors qu'à l'état de bruit populaire, et n'obtenait créance qu'après des ignorants éloignés du lieu de l'événement. Ainsi le moine de Saint-Gall y a pris une foule d'anecdotes, mais absolument rien de mythique, quoiqu'assurément l'occasion fut des plus belles.

** Voyez à ce sujet des observations frappantes de Muller, *Etudes et critiques*, 1836, 5^e cah.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

101 Tout le monde connaît le spirituel opuscule, où l'on a appliqué à l'histoire de Napoléon le scepticisme rêveur et paradoxal de Dupuis. Le très savant et très extravagant auteur de l'*Origine des cultes* avait entrepris d'établir, avec force érudition, que l'histoire de Jésus Christ et des Apôtres est une sorte de mythologie astronomique représentant le soleil et les douze signes du zodiaque. Si sa manière de procéder eût été rationnelle, on eût pu l'appliquer également à tous les personnages célèbres de l'histoire ancienne, ou moderne. Mais, en l'imitant avec une exactitude scrupuleuse, on arrivait à cette plaisante conclusion que la vie de notre grand empereur pourrait bien, comme la vie du Christ, se réduire à une allégorie astronomique. C'en est fait d'un système, quand il est convaincu d'aboutir à de tels résultats.

102 Lorsque l'ouvrage de Strauss parut en 1835, plusieurs écrivains pensèrent avec raison qu'une parodie semblable à celle dont nous venons de parler, serait peut-être le moyen le plus efficace de faire sentir l'absurdité de sa méthode critique. M. Fr. Wurm, par exemple, s'amusa à prouver, au moyen d'une exégèse analogue à celle de Strauss, que la vie de Luther est un anas de